

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XVIII

Québec, 23 septembre]1905

No 6

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 81. — Les Quarante-Heures de la semaine, 81. — La Franc-Maçonnerie au Canada, 82. — Chronique diocésaine, 83. — Réunion fraternelle, 85. — Comment s'explique la perte de la foi, en France, 85. — Une grammaire laïcisée, 90. — Jésus est là, 94. — La mère d'un prêtre, 94.

Calendrier

— o —

24	DIM.	b	XV apr. Pent. et 3 sept. N.-D. de la Merci, <i>abl. maj. Kyr.</i> de la Ste Vierge. II Vép., mém. du dim.
25	Lundi	†vr	De la férie.
26	Mardi	†r	S. Cyprien et Ste Justine, martyrs.
27	Merc.	†r	SS. Côme et Damien, martyrs.
28	Jendi	†r	S. Wenceslas duc de Bohême, martyr.
29	Vend.	b	S. Michel, Archange, et tous les SS. Anges, 2 cl.
30	Samd.	b	S. Jérôme, confesseur et docteur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

24 septembre, Saint-Patrice de Québec. — 25, Saint-Sylvestre. — 26, Saint-Henri. — 27, Saint-Magloire. — 28, Saint-Michel. — 29, Saint-Thomas.

Vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent

Une dépêche télégraphique de Rome, reçue mercredi à l'Archevêché, annonçait la nomination du T. R. P. Gust. Blanche, provincial des RR. PP. Eudistes, comme Vicaire apostolique du Golfe St-Laurent.

Nous prions S. G. Mgr Blanche d'agréer nos respectueux hommages et les vœux sincères d'un heureux épiscopat que nous lui adressons.

La Franc-Maçonnerie au Canada

EXTRAIT DE L'ANNUAIRE DU GRAND ORIENT DE FRANCE
Suprême Conseil pour la France et les possessions françaises
pour l'année 1905

CANADA (Dominion du) Page 257

1° GRANDE LOGE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE

(Fondée en 1871). — 14 loges.

Adresse : Masonic hall, Victoria.

2° GRANDE LOGE DU NOUVEAU-BRUNSWICK

(Fondée en 1867). — 31 loges, 7 chapitres de Royal Arch.

Adresse : Masonic hall, Saint John.

3° GRANDE LOGE DE LA NOUVELLE-ECOSSE

(Fondée en 1866). — 68 loges, 12 chapitres de Royal Arch.

Adresse : Freemason's hall, Halifax.

4° GRANDE LOGE DE L'ILE DU PRINCE-EDOUARD

(Fondée en 1875). — 12 loges.

Adresse : Masonic hall, Charlottetown. Page 258

5° GRANDE LOGE DU MANITOBA

(Fondée en 1875). — 54 loges.

Adresse : Masonic hall, Selkirk, W., Winnipeg.

6° GRANDE LOGE D'ONTARIO

(Fondée en 1821). — 375 loges avec 81 chapitres de Royal Arch.

Adresse : Masonic hall, Hamilton.

7° GRANDE LOGE DE QUÉBEC

(Fondée en 1869). — 56 loges avec 22 chapitres de Royal Arch.

Adresse : Au temple maçonnique, Montréal.

8° GRANDE LOGE DES MAÇONS DE COULEUR DU CANADA
(6 loges).

Adresse : William T. Plummer, Windsor.

9° SUPRÊME CONSEIL POUR LE CANADA

Rite écossais ancien accepté.

(Fondé en 1874). — 5 consistoires, 10 chapitres, 16 loges
de perfectionnement.

NOTA. — Le G. O. de France possède une loge à Montréal.
(*La France chrétienne.*)

Chronique diocésaine

— Par décision de S. G. Mgr l'Archevêque, ont été nommés :
M. l'abbé J.-T. Thibaudeau, curé de Saint-François-Xavier,
comté de Témiscouata; M. l'abbé Léonce Vézina, curé de Saint-
Ludger, comté de Témiscouata; M. l'abbé J.-H. Cinq-Mars,
curé de Saint-François, I. O.

— S. G. Mgr l'Archevêque a conféré les Ordres suivants :
Samedi, le 16 septembre, à la chapelle de l'Archevêché,

TONSURE : MM. : Jules Vallerand, Joseph Petitclerc, Ls-Phi-
lippe Blais, Emile Laroche, Joseph Drolet, Joseph Laroche,
Victor Rochette, Honorius Bois, Paul Lévasseur, Léonce Pelle-
tier, Elzéar Parent, Joseph Dumas, Irénée Fortin, M.-Louis Bel-
leau, Philippe Nadeau, Edmond Caron, Joseph Grenier, Louis
Turgeon, Robert Dubé, *du diocèse de Québec*; Louis Chénard,
Alfred Chamberland, Pierre Veilleux, *du diocèse de Rimouski*;
Arthur Robidas, *de Nicolet*; Ronald McDonald et John-Archi-
bald McDonald, *du diocèse de Charlottetown, I. P.-E.*

— Dimanche, le 17 septembre, à la Basilique,

ORDRES MINEURS : MM. : Anatole Drouin, Georges Ouvrard,
Horace Gagnon, Emilius Michaud, Sévère Villeneuve, Philé-
mon Cloutier, Joseph Lacasse, Albert Hébert, Louis Bolduc,
Amédée Ferland, Victorien Grenier, Maxime Fortin, Georges
Côté, Jean-Thomas Nadeau, Eugène Miller, *du diocèse de Qué-
bec*; Georges Gauvin, *d. de Rimouski*; Charles McLaughlin, *d.
de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick*; Angus Beaton, *d.
d'Antigonish*; Claude Cyr, *d. de Chatham*; F.-X. Beaulieu et
Thomas. Kellet, *d. de la Congrégation de Sainte-Croix.*

SOUS-DIACONAT: MM.: Jules Laberge, Ulric Martel, Alfred Gauthier, Cyrille Gagnon, Arthur Lapointe, Joseph Ferland, *du diocèse de Québec*; Joseph Mareau et Octave Caron, *d. de Rimouski*; Napoléon Lapalme, *du diocèse d'Albany*.

DIACONAT: MM.: Théodule Proulx, Philibert Grondin, Ulric Croteau, Onésime Gosselin, Arthur Martin et Salluste Boulet, *du diocèse de Québec*.

— Le samedi matin, 16 septembre, à Beauport, au noviciat des RR. PP. du Sacré-Cœur, S. G. Mgr l'Archevêque de Québec a reçu les premiers vœux du premier novice canadien-français, M. Paul Bélanger, de Saint-Jean-Chrysostome.

Le R. P. Jourdon, supérieur de Québec, assistait à la cérémonie, ainsi que tous les Pères et étudiants de sa communauté.

La messe a été dite par S. G. Monseigneur Bégin. Sa Grandeur a prononcé une courte mais touchante allocution sur l'œuvre si belle du Sacré-Cœur, et, parlé du bien qu'elle a déjà fait et qu'elle est appelée à faire dans notre Province.

— Ce même matin, aussi, ont eu lieu, à l'Hôpital-Général, profession et prise d'habit. C'est M. l'abbé Ant. Gauvreau, curé de Saint-Roch, qui présidait cette cérémonie. M. l'abbé Lucien Gauvreau, chapelain de l'Hôpital-Général, prononça une belle allocution. Les nouvelles professes sont Sr Saint-Bonaventure et Sr Saint-Julien.

Les Dlls Fortin et Martin ont revêtu le saint habit religieux, sous les noms de Sr Saint-Joseph et Sr Sainte-Rose de Lima.

— Dimanche dernier, après la cérémonie de l'ordination, Monseigneur l'Archevêque se rendit à Saint-Joseph de Lévis, pour y faire la Visite pastorale. La procession d'entrée, du presbytère à l'église, se fit avec beaucoup de solennité. Sa Grandeur donna la confirmation à un grand nombre d'enfants, et adressa une utile instruction à tous les fidèles qui remplissaient l'église.

L'après-midi, Monseigneur vint à Bienville, pour y procéder aussi à la Visite pastorale. Après avoir conféré le sacrement de la confirmation, Sa Grandeur revint à Québec dans la matinée de lundi.

Réunion fraternelle

— o —

Dimanche dernier, le 17, les heureux paroissiens de Saint-Ephrem ont pu contempler un spectacle bien touchant. Trois frères, dont les cheveux ont blanchi dans les fatigues de la vie sacerdotale, officiaient au saint autel : M. l'abbé F. Morisset, curé de Saint-Anselme, comme célébrant, MM. les abbés D. Morisset, curé des Trois-Pistoles et L.-M. Morisset, curé de Saint-Ephrem, comme diacres. Pour cette fête du cœur, l'église avait revêtu sa plus belle parure, et nos cœurs joyeux, en voyant ces trois vénérables élus du sanctuaire, murmuraient avec ferveur : *Ad multos annos*,

M. le curé des Trois-Pistoles nous a adressé la parole dans une allocution familière qui a été très goûtée.

M. le curé de Saint-Anselme porte allégrement ses quatre-vingts ans ; et notre bon curé de Saint-Ephrem, le plus jeune des trois, ne paraît pas s'apercevoir que soixante-quatre hivers ont passé sur sa tête.

Où, que Dieu les conserve et leur permette de renouveler encore plus d'une fois ces réunions fraternelles.

Saint-Ephrem.

— • • • —

Comment s'explique la perte de la foi, en France

— o —

Un prêtre français, M. l'abbé E. Parisot, curé de Courtisols et chanoine de Chalons-sur-Marne, en visite aux Etats-Unis, a fait un sermon, le 3 septembre courant, à l'église du Précieux-Sang de Woonsocket, R. I. Nous en reproduisons le texte d'après la *Tribune*, de Woonsocket, qui l'a publié. Nos lecteurs y verront tracé un tableau de l'état religieux actuel de la France, et prendront surtout intérêt à entendre expliquer, par un membre du clergé français, les causes de la déchéance religieuse de ce malheureux pays.

Mes très cher Frères, Votre vénéré pasteur vient de m'inviter, d'une manière bien gracieuse, à vous adresser quelques paroles d'édification, à l'occasion de mon séjour au milieu de vous. Avant de le faire, je veux d'abord le remercier, aussi cordialement que possible, du grand honneur qu'il me procure

en ce moment, puis profiter de cette heureuse circonstance pour vous offrir d'abord mes plus sincères félicitations, vous faire ensuite un portrait de notre pauvre France, et vous donner, enfin, si vous daignez me le permettre, quelques détails pratiques.

« A tout seigneur tout honneur », disons-nous très fréquemment en France. Je vous félicite donc, bien vénéré pasteur de cette église, des belles institutions que vous avez fondées dans votre paroisse, mais plus spécialement de cette splendide église que vous avez élevée en l'honneur du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du collège et du couvent qui l'entourent comme de précieuses couronnes et où, sous l'habile et sage direction des Frères du Sacré-Cœur et des Sœurs de Jésus-Marie, se forment d'une manière si chrétienne vos jeunes générations canadiennes ; je vous félicite aussi de l'établissement de cette pieuse maison où les Filles de Saint François sont chargées tout à la fois de tenir lieu de mères à de pauvres enfants privés de leurs parents et d'attirer par leurs prières, leurs pénitences et leurs adorations, les bénédictions célestes sur toutes vos œuvres paroissiales.

Je vous félicite à votre tour, bien chers et dévoués collaborateurs du Rév. M. Dauray, de tout le zèle, et de tout le concours que vous apportez à l'administration de cette paroisse, et de tout le respect et de toute l'affection dont vous savez entourer son éminent chef.

A vous aussi, mes très chers Frères, mes plus sincères compliments pour le spectacle que vous me donnez depuis quinze jours. J'avais bien entendu parler, d'une manière très louangeuse, des Canadiens, par mon bien-aimé fils spirituel le Révérend M. Renaudet, à qui j'ai eu le bonheur de faire faire la première communion et de diriger les premiers pas vers le sacerdoce. Il m'avait dit votre foi, votre amour de Dieu, votre attachement à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa très sainte Mère, mais j'ai pu constater par moi-même l'exactitude de ses dires et de ses lettres, et je suis heureux de vous en faire l'aveu : ce qu'il m'avait dit, ce qu'il m'avait écrit est au-dessous de ce que j'ai vu et entendu. Votre foi, votre amour de Dieu, votre attachement à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa très sainte Mère se sont manifestés à moi d'une manière absolu-

ment probante par votre exactitude à assister à la messe tous les dimanches, par votre participation aux beaux chants de notre liturgie, par la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, par la récitation journalière de votre chapelet, par votre amour pour le Sacré Cœur, par votre zèle à faire les exercices du Chemin de la Croix, par votre générosité constante à suffire à tous les frais du culte, par vos diverses associations de piété, mais surtout par votre application habituelle à vivre dans la grâce sanctifiante en observant avec fidélité les commandements de Dieu et de l'Eglise et en fuyant avec soin toute faute grave et vénielle. Je n'ose vous le dire, tant je m'en trouve humilié et peiné : il y a une grande différence, une énorme différence entre vous et la plupart de nos pauvres catholiques de France.

Pardonnez-moi à l'avance, mes très chers Frères, ce que je vais vous en dire, mais vous avez besoin de le savoir, afin d'avoir compassion d'eux et d'éviter vous-mêmes ce qui a pu les mettre dans le misérable état où ils se trouvent en ce moment.

La plupart des catholiques de France, du moins dans le diocèse que j'habite, ne prient pas, n'assistent point à la sainte messe le dimanche, profanent les jours de jeûne et d'abstinence, s'abstiennent des sacrements, sont peu attachés à leurs prêtres, s'exposent journellement à de graves dangers spirituels, et meurent, bien souvent, comme ils ont vécu, sans amour de Dieu, sans regrets de leurs péchés, et dans l'impénitence finale. A quelles causes faut-il attribuer ces malheureuses habitudes ? les voici :

Il y en a d'anciennes et de nouvelles. Les causes anciennes qui ont contribué à déchristianiser nos catholiques de France, ont été le jansénisme, la Révolution française et le libéralisme.

Le jansénisme, sous prétexte de ne point laisser les fidèles s'approcher de la sainte table sans les dispositions nécessaires, les a éloignés de jour en jour de ce foyer divin où les âmes ont un absolu besoin de venir continuellement se réchauffer.

La Révolution française a semé l'esprit de révolte dans les esprits et fait croire aux catholiques de France que si Dieu a ses droits, l'homme possède aussi les siens, et que ceux-ci doivent l'emporter sur ceux-là. Ce qui est faux.

Le libéralisme a diminué la force des vérités en nous, et amené le peuple à ne plus suffisamment reconnaître l'autorité du Pape et des Evêques.

A ces causes anciennes de démoralisation s'en est ajouté de nouvelles. Ce sont l'ignorance religieuse, le manque d'éducation chrétienne, l'amour exagéré de l'argent et du bien-être, le servilisme vis-à-vis de l'Etat, et enfin la franc-maçonnerie.

Vous ne vous imaginez point, mes très chers Frères, combien nos populations sont ignorantes et veulent rester ignorantes en matière religieuse. Cela s'explique parfaitement : les enfants ne reçoivent point d'autre enseignement que celui du prêtre, cela à peine pendant deux ou trois ans, et au plus une ou deux fois par semaine, puis ils ont hâte d'échapper à sa direction, si tôt après la première communion, afin de ne plus dépendre de lui. Comment seraient-ils instruits ?

Si seulement, mes très chers Frères, leurs parents s'inquiétaient de cette insuffisance, de l'instruction religieuse chez leurs enfants et suppléaient, en leur particulier, à tout ce qui leur manque ; mais c'est le moindre de leurs soucis. Ils n'y tiennent pas ; que dis-je ? Ils favorisent eux-mêmes chez leurs enfants l'abandon de leurs devoirs religieux par leurs mauvais exemples et leurs conseils pervers.

Leur grande préoccupation c'est de s'enrichir, d'augmenter leur fortune, de procurer à leurs enfants une position, aisée et de se réserver pour eux-mêmes, sur la fin de leurs jours, quelques ressources capables de suffire à leurs besoins. Mais leur salut, celui de leurs enfants, ils ne s'en préoccupent point.

Par contre, ils sont très serviles vis-à-vis de l'Etat et craignent toujours de se trouver en défaut avec lui et de mériter ses foudres. C'est pourquoi autant ils se montrent indépendants à l'égard de Dieu et de l'Eglise et méprisent leurs commandements, autant ils sont prêts à subir toutes les volontés et toutes les exigences de ceux qui les gouvernent, c'est-à-dire des francs-maçons.

Depuis plus de 27 ans, en effet, mes très chers Frères, les Français sont, non point en république, mais en franc-maçonnerie, et l'œuvre néfaste de cette infernale société s'est répandue, s'est attaquée à nos écoles, à nos hôpitaux, à notre justice, à notre armée, à notre clergé, à toutes nos institutions civiles.

morales et religieuses ; elle a déchristianisé nos populations ; et si le bon Dieu n'y met la main, elle ne laissera rien ou presque rien de tout ce qui nous est cher. Voilà, mes très chers Frères, le triste état de la France en ce moment.

Je vous engage, mes très chers Frères, à y réfléchir, d'abord pour les pauvres catholiques français qui en sont les victimes, et ensuite pour vous-mêmes.

Les catholiques de France, mes très chers Frères, méritent bien votre pitié et votre compassion. Sans doute ils doivent s'attribuer à eux-mêmes les fléaux qui les frappent, et dont les plus terribles sont la perte de la foi, l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur ; mais ce sont vos frères, ce sont vos aînés, et c'est à leurs ancêtres que vous devez d'avoir reçu la lumière de l'Évangile, de connaître Dieu et d'aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et la très sainte Vierge. A ce titre, vous ne pouvez point, vous ne devez point les renier.

De plus, une foule de circonstances atténuantes militent en leur faveur et disposent Dieu à leur égard. Il y a en effet encore au milieu d'eux de remarquables serviteurs de Jésus-Christ et d'insignes servantes de ce divin Maître, qui ne cessent d'édifier le monde par leurs exemples et leurs vertus et d'implorer la divine miséricorde pour notre malheureuse patrie. Espérons que leurs prières et leurs sacrifices seront enfin agréés du Ciel. En tout cas, mes très Chers Frères, vous nous y aiderez.

Je vous prie aussi, et c'est par là que je termine ce trop long discours. Profitez bien des malheurs qui ont visité la France depuis cent ans, surtout depuis 25 ans, et dont je viens de vous indiquer les causes prochaines et éloignées.

Approchez-vous toujours très fréquemment et aussi avec les dispositions voulues des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Montrez-vous soumis envers l'autorité suprême de l'Église, par conséquent envers Notre Saint Père le Pape et vos évêques, et accueillez avec respect, amour et docilité les enseignements et les conseils que vos prêtres ont le devoir de vous donner.

Conservez bien avec soin les vérités que Dieu a daigné nous révéler et que l'Église nous enseigne, et prenez bien garde de

laisser entamer votre foi par vos imprudences, vos lectures, ou bien encore vos relations.

Instruisez solidement vos enfants des vérités de notre sainte religion et facilitez à leurs maîtres le soin qu'ils prennent de les développer en eux.

Donnez-leur l'exemple d'une vie véritablement chrétienne, et ne cessez de leur répéter et de leur prouver aussi par votre conduite que l'existence dont nous jouissons à cette heure n'est que le moyen de nous préparer à une vie meilleure.

Pour cela, évitez bien de trop vives attaches aux choses de ce monde et, tout en vous livrant aux travaux nécessaires pour assurer votre subsistance et celle de votre famille, ne paraissez point faire de celle-là la seule chose nécessaire. Sachez mettre une mesure aux exigences et aux réclamations de votre corps.

Soyez respectueux pour les pouvoirs publics et leurs représentants, mais n'écrivez jamais des ennemis de notre sainte religion ; défiez-vous aussi des sociétés dangereuses, surtout des sociétés secrètes, et ne vous laissez point prendre par les promesses, les écrits, les discours de ces hommes trompeurs qui pourraient venir à vous couverts de peaux de brebis, mais qui au fond sont des loups ravisseurs ; vous les reconnaîtrez à leurs œuvres, ce sont des francs-maçons.

Enfin souvenez-vous que vous êtes des Canadiens, c'est-à-dire de véritables catholiques, tenez toujours à votre langue pour conserver plus sûrement votre foi, et inspirez-vous très fréquemment de cette belle devise qui doit être la vôtre :
CATHOLIQUES ET CANADIENS TOUJOURS.

Une grammaire laïcisée

L'un des rédacteurs de l'*Univers*, M. Gérard, signalait dernièrement, dans un article plein d'intérêt, la transformation que l'on a fait subir à une grammaire française très connue, pour en faire disparaître toute trace du langage religieux. Pour donner une idée de la folie qui règne en certains milieux de la France intellectuelle, nous allons reproduire plusieurs

passages de cet article. On ne manquera pas sans doute de hausser les épaules et de sourire de pitié, en voyant ces aberrations d'esprits intelligents. On se dira ensuite que c'est donc bien sur le terrain scolaire que, dans tous les pays, se fait aujourd'hui la lutte entre la vérité et l'erreur. Mais on devra conclure aussi qu'il faut encourager la nationalisation des livres destinés aux enfants de nos écoles, puisque les manuels préparés en France conviennent de moins en moins à l'esprit que nous voulons voir régner dans nos écoles canadiennes.

Écoutez maintenant M. Gérauld.

Il y a bientôt trois quarts de siècle, dit-il, Victor Hugo écrivait :

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur ! Plus de mot roturier !

Et le poète se vantait : c'était déjà son habitude.

Aujourd'hui, mais sans le crier sur les toits à tous les vents comme le pauvre Olympio, les sectaires promènent leur torche inquisitoriale dans tous les recoins des livres classiques et en chassent soigneusement le ci-devant Dieu, non plus seulement celui des juifs et des chrétiens, mais même celui des honnêtes gens, si cher à Béranger.

Ce n'est pas d'hier que ce travail a commencé. Depuis longtemps, les hommes sensés de tous les partis ont protesté avec indignation contre ce vandalisme d'un nouveau genre, de barbares sans courage parce qu'ils opèrent sans danger. Une fois de plus, nous avons eu la douleur de constater, quoiqu'on ait prétendu le contraire, qu'en France le ridicule n'est pas toujours mortel : pour le moment les inquisiteurs modernes se portent à ravir et continuent tranquillement leur œuvre de haine stupide plus encore que méchante. Voilà par exemple un ouvrage arrivé à sa 171^e édition : c'est la *Première année de grammaire*, par MM. Larive et Fleury. Je viens de la comparer, feuillet par feuillet, avec l'une de ses aînées, datant de cinq ans, et j'ai fait, au cours de mon étude, des découvertes très édifiantes.

Dix-huit fois au moins le nom de Dieu y a été supprimé. Pourquoi cet ostracisme et quel danger pourrait donc courir la République quand des bambins de dix ans continueraient, sur

notre terre de France, à épeler ces quatre lettres ou à les retrouver dans un exercice quelconque ?

Avec Dieu s'en sont allés la création, la vertu, c'est bien cela ; le jugement, la vie éternelle, la prière, le pardon des offenses, le précepte de l'aumône, etc.

Les laïcisateurs ne se sont pas arrêtés en si bonne voie ; ils ne veulent plus de la Providence, et ils ont la logique pour eux, puisqu'il n'y a plus de Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas plus épargné, bien que Renan, en un jour de générosité, lui ait délégué le titre de grand homme, et la sainte Vierge a eu le même sort. La Sœur de charité ne soigne plus les malades, le prêtre ne va plus les visiter ; un peu, comme on le voit, ce qui se passe dans les hôpitaux ; les missionnaires ne convertissent plus les sauvages.

Je n'ai pas compté combien de fois l'église avait été supprimée et supplantée par l'école : l'instituteur étant devenu de nos jours le pontife suprême, il est juste que la maison où il trône ait éclipsé celle où l'on continuera malgré tout à chanter quand même la vieille chanson.

Les églises une fois rasées, on n'avait que faire du personnel, du mobilier et des cérémonies. Aussi bien, voyez : on a sabré les cardinaux, les prêtres, les abbés ; on a retiré leur livrée aux bedeaux eux-mêmes, on n'a même pas épargné les mignons et turbulents enfants de chœur balançant leurs encensoirs, on a fait disparaître les femmes qui invoquaient la sainte Vierge ; on a abattu l'autel, renversé les chaires, déchiré les nappes, brûlé les aubes ; on a interrompu la messe, fait cesser les cantiques, arrêté les *Te Deum*, que sais-je encore ? Seuls, quelques clochers ont été épargnés, et les autres aussi, là-haut, dans le ciel. Devant ceux-là, il fait bon répéter avec le barde breton :

Nous prions devant les étoiles :
Abattez-les, si vous pouvez.

Et puis admirez ces coups de sécateur, habilement donnés de-ci, de-là, et ces substitutions qui n'ont l'air de rien : Péché, ermite, ange, prière, âme, piété, ont été prestement élagués du chapitre des substantifs ; religieux, pieux, saint ont disparu de celui des adjectifs ; bénir et prier ne paraissent plus parmi les verbes. On s'est débarrassé, sans pitié, de tous les textes qui

sentaient leur cléricisme : « Arrivés à Jérusalem, nous vîmes la montagne de Sion, où se trouve le jardin des Oliviers », et à la place on a imprimé : « Arrivés aux Laumes, nous vîmes le monticule d'Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, où se dresse la statue de Vercingétorix. » Parfois, les correcteurs auraient pu être plus radicaux. Ainsi l'édition de 1899 renfermait le texte suivant : « Parmi les religieux, les uns ont des habits blancs, les autres des habits noirs. » On a substitué des écoliers aux religieux. N'aurait-il pas mieux valu mettre : « Autrefois, aux temps d'obscurantisme, les religieux avaient, etc. » ?

A la page 118, il y avait deux sujets de lettre pieuse : un enfant écrit à son oncle pour le prier d'assister à sa première communion ; un enfant écrit à sa mère pour lui souhaiter sa fête. Aujourd'hui, l'oncle est invité à une distribution de prix, et la mère complimentée à l'occasion du premier jour de l'an.

Si on a épargné *Le gland et la citrouille*, en prose, c'est que déjà le morceau avait été laïcisé par le « traducteur ». Racine, lui, a disparu complètement de la grammaire, avec les vers bien connus :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel . . .

Il n'est pas jusqu'au lexique qui n'ait été mutilé : là encore, les laïciseurs ont vaillamment fourragé : plus de baptême, plus de corporal, plus de paradis terrestre, plus de Providence. Le Créateur, ce sera désormais « celui qui crée quelque chose de rien », M. Berthelot, par exemple. La Terre-Sainte, dans la définition des Croisades, a fait place à la Palestine ; l'ermite n'a plus à se livrer jour et nuit à certains exercices de piété, il se contente d'habiter un lieu désert. Moïse cesse d'être inspiré, mais à part cela il reste toujours le législateur, non plus du peuple de Dieu, mais des Hébreux. Le païen, c'est « celui qui adore les idoles » ; en 1899, on lui faisait adorer « les faux dieux » ; mais continuer à parler des faux dieux, ce serait reconnaître qu'il y en a au moins un de vrai. Il n'est pas jusqu'à Vercingétorix qu'on n'ait essayé de laïciser, en voulant nous laisser ignorer la date de ses glorieux faits d'armes, « 52 ans avant Jésus-Christ ».

La page 45 nous offre non plus un sacrifice, mais une véritable hécatombe : religieux a cédé la place à réparable ; suppri-

més aussi « la piété d'un fils, une douceur d'ange, donnez-nous notre pain de chaque jour, la colère de Dieu ».

J'en aurai fini quand j'aurai mentionné que nos premiers parents ont été expulsés de la grammaire comme ils le furent, aux premiers jours du monde, du paradis de délices. Pauvre Adam et pauvre Eve, ils méritaient mieux que cela de leurs petits-enfants ! Et on a cru intelligent de leur substituer M. Robert et Mme Julie !

Jésus est là !

Un pasteur protestant de Londres entre dans une église catholique accompagné de son enfant de huit à neuf ans.

Arrivés devant le sanctuaire, le petit garçon dit à son père :

— Pourquoi donc cette lampe allumée, puisqu'il fait jour ?

— C'est pour indiquer que Jésus est là dans le tabernacle.

— Oh ! je voudrais bien voir Jésus ! Montrez-le moi.

— Mais tu vois bien, il y a une porte et elle est fermée.

— Faites-la ouvrir.

— Ce n'est pas possible. Derrière cette porte il y a encore un voile épais qui cache Jésus.

Le lendemain, le père et l'enfant entrent dans un temple protestant.

Tournant ses yeux de tous côtés et n'apercevant point de lumière, l'enfant demande ;

— Père, pourquoi n'y a-t-il pas de lampe ici ? Est-ce que Jésus n'y est pas ?

Hésitant, tout ému, le pauvre ministre anglican répond :

— Non Jésus, n'est pas ici.

— Eh bien ! sortons. Je ne veux aller que dans les églises où se trouve Jésus.

Et le petit garçon entraîne son père hors de ce temple nu et vide qui ne dit rien au cœur.

Ce fut le coup de grâce pour le pasteur protestant qui, convaincu depuis quelque temps de la vérité du catholicisme, hésitait à l'embrasser pour ne point perdre sa situation, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs de traitement annuel. Il fit son abjuration et, avec son fils, n'alla plus que dans les églises où se trouve Jésus.

La mère d'un prêtre

Lettre d'une mère à une amie d'enfance le lendemain de l'ordination de son fils :

« Avec moi, chère amie, bénis, bénis le bon Dieu ; je suis la mère d'un prêtre !

C'est à toi que j'ai écrit, il y a vingt-cinq ans, lorsque cet enfant me fut donné. Il m'en souvient, j'étais folle de bonheur ! Je le sentais vivre à côté de moi ; j'étendais ma main vers lui, je le touchais dans son berceau comme pour m'assurer que je le possédais réellement. Ah ! quelle distance entre ces joies et celles qui, aujourd'hui, soulèvent mon âme et la remplissent d'un sentiment nouveau !

Je suis aujourd'hui la mère d'un prêtre !

Ces *maines* que, toutes petites, je baisais avec un amour exalté, il y a vingt-cinq ans, ces mains sont *consacrées*, ces doigts ont touché Dieu !

Cette *intelligence*, qui a reçu de moi la lumière et à qui j'ai montré le but de la vie, elle a grandi, elle s'est imprégnée de la vérité, elle a dépassé de beaucoup la mienne par l'étude et par la grâce, et maintenant la voilà *consacrée* !

Ce *corps*, que j'ai soigné, protégé, qui m'a fait passer tant de nuits dans les larmes, quand la maladie me le disputait, ce corps devenu grand, robuste, le voilà *consacré* ! Serviteur d'une âme de prêtre, il se fatiguera à relever le pécheur, à instruire l'ignorant, à donner le Seigneur à toute créature pensante, qui le demande et qui le cherche.

Ce *cœur*, ah ! ce cœur chaste qui n'a voulu toucher que celui de sa mère, qui a tremblé devant tout contact terrestre, le voilà *consacré* ! L'amour qu'il déverse s'appelle charité. Oh ! mon fils ! je le connais, moi ; je sais ce qu'il y a de trésors dans cette nature concentrée. Cette concentration lui sera un rempart contre la vie, contre lui-même ; mais dans le secret du sacerdoce, quand Dieu mettra sur son chemin une âme défaillante, troublée ou perdue, comme il saura trouver les paroles qui relèvent et font croire à la bonté divine !

Oui, oui, il fera du bien, mon enfant ; il sera selon le cœur de Dieu, il sera tout charité.

Oui, oui, je suis la mère d'un prêtre, d'un *vrai* prêtre !

Que te dirai-je de la cérémonie d'hier ? J'étais là, mais je ne voyais que lui ; lui s'agenouiller, lui se tenir debout, lui se prosterner, lui se relever, lui sortant recueilli de dessous les mains de l'évêque qui s'étaient posées sur sa tête, lui *prêtre* !

Et ce matin, il a dit sa seconde messe dans la petite chapelle d'un humble couvent. Pour unique pompe : le silence et deux cierges ; pour répondant : un enfant ; pour assistance : moi ! moi, sa mère et quelques amis intimes.

Ah ! quand on veut peindre le bonheur du Ciel, est-ce qu'on ne devrait pas dire : c'est le bonheur d'une mère qui voit Dieu descendre à la voix de son fils à elle et qui se perd dans une adoration si profonde qu' elle a oublié le monde, la vie, le passé, et ne touche plus que deux points, *Dieu et son fils* !

Il était là ; sa haute taille, ses cheveux noirs, la gravité de ses mouvements, tout le rendait majestueux. Moi, j'étais tout près de l'autel. Je ne remuais pas ; mes sens me semblaient suspendus. J'entendis à un certain moment le poids d'un corps fléchissant devant la sainte hostie. Je ne priais pas ; ou du moins, je ne sais trop comment cela s'appelle, c'est l'extase d'une mère chrétienne. Je disais : Merci, mon Dieu, merci !

Ce prêtre, il était à moi ; c'est moi qui l'ai formé, son âme s'est allumée à la mienne ! Il n'est plus à moi, mais à vous seul ! Gardez-le de l'ombre du mal ; il est le sel de la terre, empêchez-le de se corrompre ! Mon Dieu, je vous aime et je l'aime ! je le respecte et je le vénère, c'est votre prêtre !

Au moment de la communion, le jeune enfant, me voyant avancer, a dit le *Confiteor* ; le célébrant s'est retourné, il a levé la main droite, c'était l'absolution qui tombait sur sa mère ! Mon pauvre enfant, un sanglot lui a échappé : puis il a pris le saint ciboire, il est venu à moi : c'était Dieu que portait mon fils ! Quel moment ! quelle union ! Dieu, son prêtre, et moi ! . . . Est-ce que je priais ? Vraiment, je n'en sais rien. Une paix inouïe enveloppait mon être ; je fondais en larmes : c'était d'amour et de reconnaissance, et je disais tout bas : « *Mon Dieu ! mon fils !* » Oui, pour nous autres mères, je crois que c'est prier . . . Va, je suis trop heureuse ! ne me plains jamais.

Il y a eu de bien beaux jours dans ma vie ; celui-ci est encore le plus beau, parce que les pensées de la terre n'y avaient pour ainsi dire plus de part. Adieu, je ne puis plus écrire ; mes larmes inondent ce papier, ce sont des larmes de bonheur. »